

lui de ce témoignage accusateur, et le menaçant de divulguer l'origine de sa fortune, le rançonna plusieurs fois.

Ce portefeuille réclamé en vain par son possesseur (Lascourt, le lendemain même du jour où il l'avait trouvé, était parti pour l'Angleterre), appartenait à un négociant nommé Duveyrier, dont cette perte avait amené la ruine et le suicide à la suite d'un banqueroute déclarée frauduleuse. Alexandre était le fils de Duveyrier et cachait son nom sous le nom supposé de Laville, à cause de l'infamie qui pesait sur la mémoire du banqueroutier. Fanny, avant son mariage, avait vu le malheureux Duveyrier chez son père : elle lui avait entendu raconter son malheur, auquel personne ne voulait croire, et l'accent de vérité qu'elle remarqua dans ses paroles avait gravé dans sa mémoire le souvenir de cette scène. Quelques années plus tard, un mois environ avant le bal où elle rencontra Alexandre, elle avait trouvé chez Loustal, devenu marchand de bijoux, le portefeuille sur lequel était écrit le nom de Duveyrier, et qui renfermait dans une de ses poches le portrait du vieux négociant, dont elle n'avait pas oublié les traits. Forcée de se cacher par l'arrivée de son mari, elle avait entendu d'une chambre voisine la conversation de Loustal et de Lascourt ; il ne lui était plus permis de douter de leur complicité. La première fois qu'elle vit Alexandre, elle fut frappée de sa ressemblance avec Duveyrier, et elle mit à l'examiner une attention que le jeune homme remarqua et qui l'engagea à s'adresser à elle. Presque aussi troublée que lui, elle consentit à répondre de son honneur.

Lorsqu'il fut entré dans la maison de banque de son mari, elle découvrit bientôt son véritable nom. Pour réparer, autant qu'il était en elle, la faute de Lascourt, elle vendit successivement et en secret ses diamants, et à plusieurs reprises elle envoya, sans se faire connaître, des sommes assez considérables à la mère d'Alexandre, retirée en province.

Un soir, après avoir raconté à Fanny l'histoire des malheurs de sa famille, qu'il croyait ignorés d'elle, la voyant très émue et toute en larmes, il était sur le point de lui avouer qu'il l'aimait : Lascourt les surprit ; un duel, comme nous l'avons dit, eut lieu. Le jeune homme guérit d'une blessure qui mit longtemps sa vie en danger. Lascourt, instruit par sa femme qu'Alexandre était le fils de Duveyrier, lui donna les moyens de réhabiliter la mémoire de son père et de rappeler sa mère à Paris. Il le fit son associé, obtint de lui la promesse qu'il épouserait Marianne, sa nièce, qu'il lui avait déjà destinée ; puis, dévoré par ses remords, il partit avec sa femme !... pour l'Italie.

Le portefeuille dont Loustal avait consenti à

se dessaisir moyennant une forte somme avait été anéanti. Il ne restait aucune preuve matérielle qui pût accuser Lascourt et révéler la vérité. Le duel et la blessure grave qui le suivit servirent de prétexte à la générosité du banquier. On s'était promis réciproquement le silence sur les causes de combat et sur le combat lui-même. Mme Duveyrier, absente de Paris, et Marianne qui alors n'habitait pas avec son oncle, n'en avaient rien su. Quelque temps après qu'il se fût mis à la tête de la maison de banque, Alexandre fit venir sa mère de Paris, trouva pour sa sœur un mariage avantageux en province, et regardant comme un devoir pour lui d'accomplir le désir de son bienfaiteur, il épousa Marianne.

Ces deux personnages, Alexandre et Fanny, allaient donc se retrouver dans une situation aussi simple au premier coup-d'œil que les événements qui les avaient réunis d'abord étaient compliqués et mystérieux. Aucun hasard ne dominait désormais leur existence, et leur bonheur ou leur malheur semblait ne plus dépendre que de leur volonté. Mais le cœur a des abîmes et des écueils cachés où font naufrage les félicités en apparence les plus certaines. Les actions de l'homme ne s'effacent pas comme les empreintes d'une force aveugle. La faute survivait à celui qui l'avait commise, et laissait à recueillir un héritage de pleurs et de tourments nouveaux. Après avoir rempli de trouble la première moitié de leur existence, elle créait entre eux des rapports secrets, des désirs et des regrets longtemps comprimés qui devaient se faire jour tôt ou tard. Déjà même le lecteur a vu que Marianne souffrait de l'indifférence de son mari, indifférence dont un séducteur cherchait à profiter, et il a deviné quelle en était la cause.

Alexandre redoutait le retour de Fanny ; Marianne le désirait au contraire espérant que devant elle, celui qui la négligeait saurait au moins se contraindre. Quant à Mme Duveyrier, elle l'attendait impatientement, sans autre pensée que celle de voir et de remercier la bienfaitrice de sa famille. Il lui semblait qu'elle devait se dévouer à aimer cette femme, à l'entourer de respect et d'une sorte de culte, car à ses yeux elle héritait de tout ce qu'il y avait de bon et de noble dans la conduite de Lascourt. Un esprit plus accessible aux passions se seraient peut-être étonnés de cette affection et de cette générosité extraordinaires, et avant d'accepter la réparation du jugement inique des hommes, aurait cherché, pour mesurer sa reconnaissance au mérite du bienfait, à peser scrupuleusement les motifs d'une vertu si rare. Mais il arrive souvent que les cœurs les plus purs doivent leur candeur et leur quiétude à l'absence d'une raison supérieure, à une certaine naïveté de sentiments qui n'admet le mal que